

—Mademoiselle, reprit-elle, vous êtes si bonne et vous méritez si bien d'être heureuse, que je vais vous donner un témoignage de ma reconnaissance. Écoutez, mademoiselle j'ai appris quelque chose que je dois vous dire. C'est de votre famille, c'est de vous qu'il s'agit.

—De ma famille, de moi ? fit la jeune fille étonnée.

Vous avez pour fiancé M. le comte Ludovic de Montgarin, un jeune homme dont on dit le plus grand bien. Dans le monde on parle beaucoup de vous et de lui ; on approuve le choix que vous avez fait ; seulement on s'étonne qu'il ne soit pas encore votre époux, on se permet même de juger votre conduite envers lui d'une façon malveillante.

Maximilienne devint rouge comme une pivoine.

—Je ne savais pas que le monde me fit l'honneur de s'occuper de moi, répliqua-t-elle ; mais je vous prie de croire, madame, et vous pouvez le répéter, que j'ai un profond dédain pour ses interprétations.

C'est à moi et non aux autres qu'il appartient de juger ma conduite ; je fais ce que je crois de voir faire, j'agis selon mon cœur et ma conscience et c'est à mon père et à ma mère seul que j'ai à rendre compte de mes actions.

—Et vous avez bien raison, mademoiselle. Pourtant si j'osais vous donner un conseil...

—Eh bien, madame ? dit la jeune fille d'un ton sec.

—Je vous dirais : dans votre intérêt, dans l'intérêt de tous vos parents que vous aimez, épousez tout de suite le comte de Montgarin.

—Mais, madame ! s'écria Maximilienne.

—Vous trouvez mon langage singulier, n'est-ce pas ? Oh ! je le comprends ! Et vous pouvez vous demander de quoi se mêle une inconnue. Peut-être devrais-je me taire. Mais non, je ne veux pas avoir à me reprocher plus tard d'avoir gardé le silence. Nous sommes seules, c'est le hasard qui l'a voulu, ou plutôt c'est Dieu qui m'a fourni l'occasion de vous avertir du danger qui vous menace.

—Quel danger ? Je ne vous comprends pas, madame ; que voulez-vous dire ?

La dame patronesse poussa un profond soupir.

—Ce danger, mademoiselle, menace vous et les vôtres.

C'est votre bonheur à tous qui peut être détruit.

—Ah ! vous m'épouvantez ! exclama Maximilienne éperdue...

La comtesse ajouta :

—Je ne dois rien vous cacher : c'est aussi l'honneur du nom de Coulange qui est en péril.

Les yeux de Maximilienne s'enflammèrent soudain et elle bondit sur ses jambes. Le buste en arrière, la tête haute et le front superbe, elle s'écria, dans un élan de magnifique orgueil :

—Notre honneur ne redoute rien, madame ; il est au-dessus de toutes les atteintes ; nul ne saurait y toucher, car nous en sommes les gardiens ?

—Vous avez l'âme grande, mademoiselle, et j'applaudis à votre noble fierté, répondit triplement la dame patronesse ; mais, dussé-je m'attirer votre colère, je suis forcée de maintenir ce que je viens de vous dire ; oui, votre bonheur et votre honneur sont menacés. Au moment où vous vous y attendez le moins, vos parents, vous et votre frère pouvez être frappés comme d'un coup de foudre ! Je vous le dis, mademoiselle, le malheur serait irréparable !

La jeune fille laissa échapper un gémissement et retomba lourdement sur son siège.

La terreur commençait à s'enrayer d'elle ; sa poitrine se gonflait et le sang battait ses tempes. Elle regardait son interlocutrice avec stupeur.

—Madame, dit-elle, d'une voix frémissante, je ne veux pas vous le cacher, je suis très effrayée.

—Oh ! rassurez-vous, répliqua vivement la comtesse ; sans doute le danger existe, mais vous n'avez pas à la craindre, puisqu'il dépend de vous de le conjurer.

—Mon Dieu, je ne comprends pas... De grâce, expliquez-vous, madame, expliquez-vous.

—Eh bien, mademoiselle, il existe dans votre famille un secret terrible...

Maximilienne tressaillit.

—La révélation de ce secret causerait le malheur irréparable dont je viens de vous parler. Ne vous êtes-vous pas souvent étonnée, quand tout lui souriait, de voir madame la marquise votre mère, triste, songeuse, se condamner en quelque sorte à vivre dans la retraite et l'isolement ? Ne l'avez-vous pas surprise quelquefois versant des larmes ? Eh bien, mademoiselle, la cause de ses tristesses, de son isolement et de ses larmes, c'est la chose terrible dont je viens de vous révéler l'existence...

—Mais vous accusez ma mère ! s'écria Maximilienne, pourpre d'indignation.

—Moi, accuser madame la marquise de Coulange ! répondit la comtesse de sa voix douceuse. Oh ! mademoiselle, vous avez bien mal interprété le sens de mes paroles ; est-ce que je ne sais pas,

comme tout le monde, que madame la marquise est la meilleure, la plus noble, la plus sainte des femmes !... Que vous ai-je dit ? Que votre mère souffrait du secret dont il s'agit, que ce fatal secret pesait lourdement sur son existence, voilà tout. Ah ! Dieu me garde de penser seulement que madame la marquise de Coulange puisse être coupable de quoi que ce soit.

Maintenant de grosses gouttes de sueur perlaient sur le front de la jeune fille et des larmes qu'elle s'efforçait de retenir roulaient dans ses yeux.

—Je ne puis vous dire quel est ce secret, poursuivit la dame patronesse, je ne le connais point ; je sais seulement qu'il existe ; je sais également que s'il était révélé ce serait pour vous tous un épouvantable malheur, et peut-être pour votre mère un coup mortel.

Or, mademoiselle, une personne que je ne puis vous nommer connaît ce terrible secret. Demain, si elle le veut, l'orage éclatera sur vos têtes. Vous le voyez, mademoiselle, le péril est extrême. Mais, d'un autre côté, cette même personne a de grandes obligations à M. le comte de Montgarin, qui lui aurait rendu, il y a quelques années, un immense service. Ai-je besoin d'ajouter que M. de Montgarin vous sert en quelque sorte d'égide. Le jour où il fera partie de votre famille, on n'osera plus rien tenter contre vous. Voilà pourquoi je vous disais tout à l'heure : Si j'osais vous donner un conseil, je vous dirais : Dans votre intérêt, dans l'intérêt de vos parents, épousez tout de suite le comte de Montgarin.

Maximilienne poussa un gémissement, la pauvre enfant souffrait horriblement. Elle était accablée et comme anéantie.

—Oui, reprit impitoyablement l'affreuse femme, si vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent, je vous conseille d'épouser le plus tôt possible M. le comte de Montgarin ; car, il faut que vous le sachiez, si, pour des raisons qui me sont inconnues, votre mariage n'a pas lieu d'ici un mois, l'orage que vous pouvez éloigner éclatera subitement. Alors vous ne pourrez plus rien empêcher ; il sera trop tard.

Maximilienne regarda autour d'elle avec égarement. Depuis un instant, un tremblement nerveux la secouait des pieds à la tête.

—Mais c'est odieux, c'est infâme ! exclama-t-elle d'une voix affolée.

—Oui, mademoiselle, c'est odieux et infâme !

—Ah ! que ce soit un homme ou une femme, cette personne est un monstre !

—Je pense absolument comme vous, mademoiselle.

—Mais que lui avons-nous donc fait ? reprit Maximilienne d'une voix déchirante et en se tordant les mains.

—Hélas ! mademoiselle, la vipère mord parce que c'est dans sa nature de mordre, et presque toujours elle se jette sur ceux qui ne l'attaquent point. Il en est de même des méchants ; ils ont du plaisir à faire le mal, comme d'autres éprouvent de la satisfaction à faire le bien ; pour eux, faire souffrir est une jouissance.

La jeune fille tenait sa figure cachée dans ses mains. Elle pleurait.

—Mademoiselle, reprit la dame en se levant, je n'ai plus rien à vous dire ; cependant, je me permets de vous le répéter, la situation est grave, très grave... Réfléchissez. A vous de voir ce que vous devez faire. Je crois que vous ferez bien de garder pour vous ce que je viens de vous confier ; en parler à votre mère serait lui causer une douleur horrible ; si vous en parliez à M. le marquis ou à votre frère, les conséquences seraient terribles.

Après un court silence, voyant que Maximilienne ne disait rien, elle reprit :

—Je me retire, mademoiselle, en vous remerciant encore une fois pour nos pauvres orphelines.

—Adieu, madame, répondit Maximilienne d'une voix étranglée.

—Ah ! murmura sourdement la jeune fille, lorsque la comtesse fut sortie, je n'aurais pas dû recevoir cette femme !

Maximilienne resta un instant, les bras ballants, la tête penchée sur sa poitrine et les yeux fixés sur le tapis. La pauvre enfant était atterrée. Toutes sortes de sombres pensées se heurtaient tumultueusement dans son cerveau.

Soudain, elle s'élança hors du salon et courut s'enfermer dans sa chambre. Là, à l'abri des regards curieux et indiscrets des domestiques, elle pouvait laisser éclater sa douleur. Elle s'affaissa sur un fauteuil et se prit à sangloter. Peu à peu sa poitrine se dégagea et elle se sentit soulagée. Mais il y avait toujours un grand désordre dans son esprit. La terreur était en elle.

Elle ne se demandait pas si la comtesse Protowska n'était point une aventurière et si c'était réellement dans son intérêt qu'elle l'avait avertie du danger qu'elle courait, elle et les siens.

Maximilienne avait ajouté foi aux paroles de l'inconnue ; elle croyait au danger et voyait leur bonheur à tous anéanti. La dame patronesse avait merveilleusement préparé son attaque et ses paroles perfides avaient produit leur désastreux effet. Hélas ! le doute était entré dans son âme et livrait un combat terrible à ses révoltes intérieures, soutenues par sa fierté et son noble orgueil. Oui, malgré la vive opposition de tous ces sentiments, Maximilienne